

A l'ouest de Palerme

La plage comme une page blanche où se déposent les rires d'enfants, l'ombre solaire et l'appel du large. Nous avons demandé à sept écrivains et écrivaines de se laisser guider par le bruit des vagues. Cette semaine: Jean Prod'hom

Jean Prod'hom

Si le touriste était rare, beaucoup plus rare, il lui serait beaucoup pardonné.

Fernand Deligny

A l'ouest de Palerme s'étend la très réputée plage de Mondello, aussi stérile qu'un champ de neige, soignée et roulée comme un gazon. Les estivants s'y entassent presque nus tout l'été.

Je n'y puis rien, leur nudité me jette dans une profonde confusion, proche de celle que j'éprouve devant les représentations du Jugement dernier sculpté au tympan de nos cathédrales. Je suis en effet incapable d'établir avec certitude si les corps taillés dans la pierre ou étendus dans le sable sont ceux d'êtres comblés ou torturés, si leurs visages sont de peine ou de joie, leurs chairs attendries ou supplicées, bref, s'ils appartiennent au peuple des élus ou à celui des damnés.

Il y a fort heureusement, à quelques kilomètres de là, sous le grand cimetière de Santa Maria dei Rotoli, une plage qui m'invite à d'autres songeries.

Quelques immeubles contigus à deux ou trois étages la dominent et dessinent la forme d'un coquillage ouvert sur la mer. Cette plage, de dimension modeste, large plutôt que longue, ne dispose d'aucune infrastructure et n'est mentionnée dans aucun guide. L'indétermination qui y règne et les rares individus qui la fréquentent dissuadent le touriste de s'y aventurer: elle inquiète comme un terrain vague au milieu de la ville.

Aux confins de la terre

C'est géologiquement un poudingue miteux et instable, composé de terre et de galets, de coquillages et de sable, auquel sont venus s'ajouter des morceaux de brique et de tuile, de la ferraille, des plastiques de couleur et des chiffons, des bricellets de tôle et des culots d'ampoules, des bois flottés et des filets déchirés, des poupées et des peluches démembrées; bouchons, bobines, ressorts et visserie remués jour après jour par les vagues et le vent.

Les enfants du quartier ont fait de ce no man's land oublié aux confins de la terre et de la mer, un atelier à ciel ouvert. Parfois des solitaires y font halte, des sans domicile fixe y trouvent un refuge et les malheureux une consolation. Son anonymat et sa banalité lui confèrent un caractère presque sacré, si bien que les rares touristes qui s'y aventurent évitent les tenues indécentes et n'y déroulent aucune serviette de bain.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette plage n'est pas une exception, on en rencontre ailleurs, en périphérie des grandes villes, près de Naples, du Pirée ou d'Ostie, mais aussi près des villages de pêcheurs des bords de lac et d'océan.

Lorsque je m'y suis arrêté ce jour-là, le soleil était encore haut dans le ciel. Une femme d'une trentaine d'années, foulard noir noué sur la nuque, se tenait debout, immobile, et tutoyait l'horizon; le vent du sud qui soufflait continuellement avait annulé la distance qui la séparait du continent et lui avait permis de rejoindre d'un seul coup d'aile celle ou celui qui lui manquait. Ou le pays qu'elle avait dû quitter. Ou la paix qui l'avait abandonnée.

Un peu plus loin, deux fillettes et un garçon très appliqués s'échangeaient des outils rudimentaires et partageaient les trésors dispersés sur l'estran. La forme de leur embarcation changeait sans cesse. La plus jeune avait tiré d'une cagette à fruits un porte-conteneurs à double compartiment; l'un était rempli de samares, l'autre de baies de laurier; à l'avant une feuille de bananier fageait. L'aînée s'était servie d'une cordelette de chanvre pour lier les rondins miniatures de son radeau; au sommet du mât flottait un carré de toile cirée noire. Le garçon, enfin, avait adouci les bords d'une boîte de fer-blanc rongée par la rouille qu'il couronna, pour assurer sa flottaison, d'une chambre à air et auquel il fixa, à la proue, un bouquet de fougères.

La femme au foulard

Les travaux terminés, les trois enfants retirèrent leurs sandales et, jambes nues, avancèrent dans la mer, assez loin pour que la vague ne ramène pas leur embarcation; ils jubilèrent lorsque le vent gonfla la feuille de bananier, le morceau de toile cirée et le bouquet de fougères. Leur joie ne dura pourtant qu'un instant et leur visage perdit de son éclat

quand la petite flotte leur tourna le dos, résolument, et prit le large.

Sur la plage, la femme au foulard s'était éloignée, remplacée par un homme sans âge qui allait et venait sur la grève, en remuant du pied les innombrables rebuts de nos industries. Il semblait chercher quelque chose. C'est seulement après que les enfants eurent quitté la plage qu'il a aperçu ce qu'il cherchait. Il s'est accroupi et l'a cueilli délicatement entre le pouce et l'index. Puis il a levé la tête; son visage resplendissait, ébloui tout autant par le soleil que par sa trouvaille. Il a longuement regardé autour de lui, incrédule, comme s'il voulait enregistrer chacune des circonstances qui avaient entouré sa découverte. Puis il s'est redressé.

Petit chef-d'œuvre

Nous n'avons pas eu besoin de beaucoup nous parler pour nous comprendre. Il a ouvert sa main sur un cabochon de verre raboté par le sel et le sable, petit chef-d'œuvre à la grâce incomparable mais qui, à l'évidence, l'avait ouvert à quelque chose de plus grand encore.

Le vieil homme n'était pourtant pas dupe et n'ignorait pas que ce bouchon de carafe n'avait aucune valeur, ou guère plus que celle, me confia-t-il en souriant, de la piécette que nous aurons à remettre un jour à Charon pour monter dans sa barque et rejoindre l'autre rive.

Mais il n'en avait cure, ces fragments sont d'abord, me dit-il en sortant de sa poche une pièce de monnaie et un morceau de terre cuite polis par le temps, les raccourcis exacts de nos existences précaires, sans cesse métamorphosées, remuées, éclatées, dispersées, parfois rassemblées, transfigurées, apaisées.

Si donc il passait autant d'heures sur les grèves, c'était, bien sûr, parce qu'elles le conduisaient à découvrir quelques merveilles, mais aussi parce que cette quête le fai-

sait voyager à une vitesse qui lui convenait et l'amenait. À la fin, lorsqu'il mettait la main sur l'une d'elles et qu'il levait les yeux alentour, à prendre la mesure du théâtre dans lequel ces presque riens étaient continuellement jetés puis roulés, avant d'être conduits, d'incident en incident, de chute en chute, de rédemption en rédemption, à leur inévitable disparition. Comme nous.

Vieil érable blanchi

Aujourd'hui, cette vérité dont il s'était longtemps détourné le réjouissait et un bouchon de carafe non seulement la lui révélait mais le convertissait un instant à l'inouïe présence des choses et à leur miraculeuse coexistence.

Avant de nous quitter sous un vieil érable blanchi par le sel et tordu par le vent, nous avons évoqué l'avenir de ces lieux sans provenance ni destination. Nous nous sommes demandé comment nos enfants grandiraient si, comme on pouvait le prévoir, les pouvoirs publics bétonnaient ces poches d'indétermination. Et si, demain, ils ne trouvaient nulle part ailleurs qu'au fond des nôtres le passé dont ils ont besoin pour donner forme à l'avenir et s'y lancer.

Ce jour-là, nos enfants et nos petits enfants seront-ils condamnés à se rendre sur la plage de Mondello? A s'étendre presque nus sur le sable et à attendre que l'été finisse, dans un jardin de péones où délicies ne riment plus qu'avec supplices? ■



(Maud Chablais pour Le Temps)

Auteur de *Novembre* ou *Tessons* (D'autre part), Jean Prod'hom vient de publier *Élargir les sautis* (Labor et Fides), une randonnée initiatrice en quête de réconciliation entre soi et le monde. Il vit dans le Jorat.